

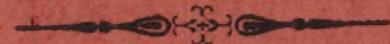
DEUXIÈME ANNÉE. — VOL. II

Nº 12

PRIX : VINGT-CINQ CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES



SOMMAIRE :

- I. — Francis VIELÉ-GRIFFIN. — Qu'est-ce que c'est.?
- II. — Paul ADAM. — Artisans.
- III. — Bernard LAZARE. — Les Incarnations.
- IV. — Jean THOREL. — Le Droit à l'ignorance.
- V. — Henri de RÉGNIER. — Francis Poictevin.
- VI. — Notes et Notules.

PARIS

28, RUE DE BRUXELLES, 28

—
Le 1^{er} Mars 1891

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant chaque mois.

Abonnement : UN AN. 5 francs.

(Tirage restreint sur Hollande 20 francs)

Pour abonnements, dépôts, etc..., s'adresser directement à M. Bernard Lazare, 28, rue de Bruxelles.

En vente au numéro chez :

EDMOND BAILLY	:	11, Chaussée d'Antin.
MARPON et FLAMMARION	:	Boulevard des Italiens.
id.	:	Rue Auber.
DENTU	:	Avenue de l'Opéra.
LÉON VANIER	:	19, Quai Saint-Michel.
SÉVIN	:	Boulevard des Italiens.
TRESSE et STOCK	:	Galerie du Théâtre-Français.
BRASSEUR	:	Galeries de l'Odéon.
SAVINE	:	12, Rue des Pyramides.
LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX:	:	29, Rue de Trévise.

ET

à BORDEAUX :	à la Librairie Illustrée de la Gironde.
à NIMES :	chez A. Catelan, rue Thoumayne.
à BRUXELLES :	chez Lacomblez, rue des Paroissiens.
à LIÈGE :	chez Vaillant-Carmanne, 8, rue St-Adalbert.

QU'EST-CE QUE C'EST?

Les mots n'ont de sens qu'autant qu'on leur en prête et, encore, ne faut-il pas, si l'on ne veut leur nuire, user envers eux d'une générosité inconsidérée ; or, le mot *Symbolisme* a souffert, il nous semble, de l'empressement de ses très nombreux amis.

Nous ne sommes pas de ceux-là (1) et, néanmoins, ce n'est pas sans un certain remords appitoyé que nous dépouillerons ce pauvre mot — bafoué et prôné avec une égale insouciance de son intérêt propre — de maint ori-pau décoratif pour le vêtir — cruels, aussi — selon notre goût, pour une heure tout au plus ; et sans autres prétexte que l'instinct d'imitation si puissant de nos jours.

Le symbole qui (vérité cruelle pour plusieurs) ne peut avoir d'existence que corrélativement à l'objet de la symbolisation est (faut-il en douter ?) la synthèse d'une série antérieure à celle-ci par hypothèse ; le symbolisme, donc, en tant que doctrine esthétique, comporterait, en principe, la *réalisation symbolique* d'un rêve d'art synthétique d'idées et de décors ; ce rêve d'art peut rester une virtualité — plusieurs de nos contemporains l'ont prouvé — mais sa symbolisation demeure, alors, moins que l'ombre d'une ombre, et c'est, peut-être, parce que cet axiome n'a pas suffisamment frappé le concept de plusieurs « symbolistes » qualifiés, que même les chefs d'œuvre du genre incitent au scepticisme. Quoi qu'il en soit, et si nous admettions —

(1) Cet articlet, sur le marbre depuis le 15 janvier, ne pourra être présenté, sans mauvaise foi, comme une réponse de son signataire au Maitre Paul Verlaine qui, interviewé par le *Figaro* du 4 février a pu dire (ce dont l'intéressé l'a immédiatement remercié) : « Griffin est plus symboliste que nature » — Par contre, nous ne savons si M. Verlaine a reçu les remerciements de plusieurs journalistes à qui il fournissait, ainsi, gracieusement, de ce que ne vendent que les fous : *de l'esprit* — « et quel » !

en conclusion à un raisonnement que chacun a pu faire de nos jours — que la méthode synthétique est constitutive de la Poésie, comme l'analytique est constitutive de la prose, nous pourrions conclure, non sans apparence logique, que les mots symbolisme et Poésie sont proches synonymes : pour autant que *symboliser* c'est créer une nouvelle entité idéale et que *poiein* c'est opérer (même au sens cosmogonique) la synthèse.

La doctrine égoïste, d'autres parts, qui fait du *moi* seul existant le créateur sensitif de l'univers — doctrine que nous accepterons (et de grand cœur, ma foi) sans discussion — est illogique si elle n'assigne à son art l'unique œuvre de traduire ce *moi*, synthèse inconsciente, en symboles qui expriment ce *moi*, dans son harmonieuse conscience : la Poésie (du rêve ou du vers) serait donc la haute conscience du moi, le symbolisme serait, précisément, l'expression de cette Poésie, et le travail du Poète (qu'il ait nom de Vigny, Baudelaire, Verlaine ou Laforgue) demeurerait, tout, d'auto-psychologie intuitive.

Tout cela ne serait pas bien nouveau, et « le symbolisme, » ainsi compris, ne semblerait pas présager pour l'avenir une nouvelle race d'écrivains marchant sur les mains — quelque tendance que manifestent nos contemporains à écrire avec les pieds ; est-ce à regretter ?

Maintenant, il est constant que le « symbolisme » pourrait bien être autre chose — comme il est évident, que, le plus souvent, ce n'est rien de bien sensiblement appréhensible.

Du reste, ce « symbolisme » erratique a tant de fois troqué ses hardes de tréteaux que nous n'aurions pas la prétention de lui imposer pour longtemps la banalité du frac ; toutefois si, rencontré demain sous un autre costume, il vous abordait en se réclamant de nous, ne l'accueillez, nous vous en prions, qu'avec la plus prudente circonspection ; mais n'allez pas jusqu'à lui dire des duretés : il ne fait pas de mal, en somme, et toute une génération diaprée d'artistes chercheurs restera solidaire, pour longtemps encore, de ses fantaisies.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

ARTISANS

Une civilisation adulte se symbolise dans l'art qu'elle produit.

En ce siècle les plus admirées des œuvres, celles que goûte la foule fruste, indiquent, chez le peuple, des appétits de valeur médiocre. Si, dans les premiers cinquante ans, les chevaliers, les princesses et les pages, Jean Valjean et Rocambole, le bon forçat et le criminel heureux, le mousquetaire triomphant, Rodin et Aramis, les fantômes, les vieilles tours hantées par les mystères sanguinolents et les haines insatiables, apparaissent comme des sujets d'émotion vive pour les âmes simples, les drames de l'argent ont maintenant remplacé les dévouements héroïques et les narrations épouvantables. Presque tous les feuilletons modernes content l'aventure de jeunes enfants dérobés ou abandonnés puis élevés dans la misère, afin que des parents très riches les viennent réclamer, et nantir de luxe, vers l'heure de la nubilité.

Par lui se propage chez les jeunes ouvrières l'idée de naissances occultes, d'origines quasi nobiliaires qui flattent l'incommensurable fatuité de l'esprit féminin. Et elles attendent, aux minutes du rêve, la venue de la marquise qui les doit énorgueillir en les appelant « ma fille ».

Le succès de ce thème ne faillit pas. Il suffit pour contenter les niaiseries des lecteurs. Et sa vogue signifie exactement le désir immense des pauvres, avides d'appétits matériels satisfaits et de vanité admise. C'est tout le caractère de l'enfant qui convoite les friandises et les oripeaux.

La caste bourgeoise consacre son affection à une littérature spécialement excitatrice de ses instincts brutaux.

Elle exige, pour les femmes, un sentimentalisme érotique exaltant le péché contre la religion même qu'elle affiche de révérer, par genre. Il n'est pas d'excuse que les écrivains n'aient inventée pour justifier l'adultère, et cela depuis les époques les plus lointaines. Il serait à dire que la littérature des cinq derniers siècles s'inventa pour cette fin. Le tapissier de Louis XIV n'acquit sa gloire qu'en évoquant la ridicule Sganarelle, ce dont la Providence le châtia d'ailleurs ; car la Béjard lui fit analyser le rôle selon de propres et immédiates sensations.

Monsieur Georges Ohnet reprit en notre temps cette besogne un peu bien diabolique. Avec infiniment plus d'habileté que les About, les Feuillet, les Cherbuzie, les Charles de Bernard et la pléiade des romanciers académiques, il a su rendre sympathique une comtesse Sarah qui entretient un beau lieutenant aux instincts maritimes, et nous offrir ce militaire comme un type de jeune homme accompli, digne d'épouser la fille de sa maîtresse après maint imbroglio palpitant.

Encore qu'on en médise audacieusement, le style de ce chantre ne semble pas inférieur à celui des plomitifs pré-décesseurs dont il a, par la patiente étude de secrétaires assidus, combiné les trucs et amalgamé les effets lacrymatoires. Les phrases du célèbre Feuillet fleuriraient à l'aise dans les parterres du *Dernier Amour*.

Mais la réputation faite à ces guitaristes par les mondaines et leurs caméliers ne marque pas moins exactement tout l'antagonisme des pensées où se débat la classe à l'aise. Affectant le rigorisme du ton, l'horreur du trivial, le respect des principes de famille, elle ne travaille qu'à s'affranchir de tout cela pour vivre aussi brutalement que les êtres de nature ; et le succès même de tels volumes tient à l'hypocrisie des raisonnements et des situations par quoi l'auteur s'efforce de pallier, voire même de sanctifier les pires déchéances. Les femmes adorent de voir prêcher en faveur de leurs vices, — tout imaginaires d'ailleurs, pour la plupart d'entre elles.

Hors les romanciers de feuilletons qui exploitent les désirs naïfs du peuple, hors les écrivains sentimentaux qui excitent l'érotisme imaginaire des créatures sensibles il existe des industriels infiniment plus dangereux par la

bassesse même de leurs besognes, et surtout par l'enseigne menteuse, les brevets qu'ils surent se faire attribuer après des années de platitudes et de compromissions.

En effet il n'est guère de déplaisance à ce que la vogue se perpétue sur les vendeurs de feuilleton et de *Grande Marnière*. Comme l'estaminet et le lupanar, ces écritures sont d'usage public pour la masse des sots. Mais le danger se précise de façon terrifiante quand les scribes, affichant des airs dilettantes, se permettent la suprême incongruité de qualifier les productions des Maupassant, des Daudet et des Bourget, à l'égal d'œuvres d'art.

J'ignore quels journalistes lancèrent les premiers et promulguèrent cette déplorable hérésie d'esthétique. Le mieux sera de l'imputer aux sourdes insinuations de personnages en place inquiétés et harcelés par la hardiesse quémandeuse de ces usurpateurs de gloire. Il eut été si simple de les proclamer amuseurs de premier mérite, de louer leur enjouement ou leur grâce élégiaque, leur habileté documentaire, leur dextérité à transformer les écrivains d'Angleterre, à copier Balzac, à rapétisser Schakespeare, et à raconter en volumes compendieux ce que la vie laisse voir à leur myopie séduisante.

Car je ne tarderai pas davantage pour avouer quel agrément me donne la lecture de ces laborieux chroniqueurs, lorsque l'insomnie m'empêche, ou que j'attends un ami inexact. Même aux heures de convalescence, ces petites aventures de dames amoureuses vous aident à goûter l'avenir revenu. Ils excellent sans doute à noter une allure grotesque, une petite âme émue, un gros désir bourgeois, une effusion galante. L'exquis surtout en ces sortes d'ouvrages c'est que vingt cinq minutes suffisent amplement à explorer les trois ou cinq cents pages qu'ils forment et que jamais plus on n'éprouvera l'inquiétude de le vouloir relire. Ces recueils ne lassent ni n'obsèdent. On ne saurait y asservir du temps ou de la réflexion. Leur futilité charmante nous dégage du soin de les méditer. Ce sont des passants qui plaisent, mais sur lesquels on ne se retourne pas.

J'ajouteraï encore qu'ils ont chacun une physionomie particulière attachante toute synthétique d'un groupe notable d'électeurs.

M. Maupassant, par exemple, m'apparaît ainsi qu'un commis voyageur, grand historiographe de tables d'hôtes. Je le vois solide et carré, rose et joufflu, la chevelure en brosse et la moustache forte, renseigné sur les boudoirs municipaux des villes où il passe, fort éloquent auprès des filles de joie à qu'il enseigne des tours nouveaux.

Nous assistâmes à ses débuts. De ce temps, il contait *Boule-de-Suif* aux convives de Médan, une histoire retouchée par Flaubert, paraît-il. Il y a là une grosse marchande d'amour pleine de patriotisme, des bourgeois immoraux, mais très dignes, un uhlân polisson. Notre commis voyageur raconte son histoire d'auberge avec des aperçus philosophiques du temps des diligences. Il cultive le paradoxe du viveur : les demoiselles sont les plus grands cœurs de la société. Ah oui ! Et voilà le serveur qui rit en enlevant les plats de ruolz, et les sous-lieutenants qui écoutent, et les dames qui se lèvent au milieu du dessert pour n'en pas entendre davantage. Notre voyageur se réjouit. Quelle bonne farce !

Il chante aussi le couplet chauvin, *Mademoiselle Fifî*, et les bonnes histoires de l'invasion. Gandissart a toujours aimé la romance.

A force de rouler par les hôtels de petites villes, sa clientèle s'augmente, commerçants plus cossus, bons bourgeois mariés, qui déclament : « Ah messieurs, sans les droits de l'homme et 1789, quis serions-nous ? » Et dans *Une vie*, afin de placer sa marchandise, notre voyageur y va d'un abîmement de la gent titrée, celle de province, celle qui n'achète pas les romans. L'autre il la faut ménager.

Si bien il la ménage, qu'il la conquiert. Le voilà passé placeur de choses élégantes ; il décrit des ateliers pompeux, il ne narre que brouilleries de gens riches, adulteries en landau, amours de l'Hippique. S'il excursionne encore dans le monde des filles ; il fréquente chez les dames chères. Notre commis voyageur ne tient plus que le fin diamant et le saphir rare. Le client l'invite ; et la chose se traite pendant le lawn-tennis de deux heures.

Ce n'est pas sans une grande joie que j'assiste depuis

quelques dix années au décrassage de M. de Maupassant. Je pourrais dire exactement à quelle date il fut reçu ici et là, et comme il monta de cycle en cycle parmi les mondes parisiens, tout heureux qu'on voulût bien ne pas trop se souvenir de la *Maison Tellier* ni de l'*Héritage*, souvenir de l'emploi ministériel.

La collection de telles notes ravit à parcourir.

M. Maupassant est de ces natures pataudes qu'on aime entendre raconter de fortes histoires après le chambertin, quand il pleut beaucoup dehors et que les victuailles commencent à charger l'estomac des convives. Son attendrissement toujours un peu brusque sent l'ivresse naissante, le pleur soudain du pochard qui embrasse un réverbère méconnu. *Fort comme la Mort* de M. Maupassant et *Volonté* de M. Georges Ohnet se lient dans ma mémoire. Du premier de ces opuscules je garde l'image persistante d'un veuf aviné qui déplore sa solitude ; du second je conserve l'impression d'une dame qui s'égoutte au dernier acte de l'*Ambigu* ; émotions très sœurs qu'un pareil style a revêtues ; malgré le soin de l'un à se faire appeler « l'émule de Flaubert » par des jouvenceaux serviles.

M. Daudet n'offre pas à mon imagination un portrait moins curieux. Avec ses mèches noires tirebouchonnant sur ses épaules, son nez, sa barbe bifide, et son air juif il me marque un artisan plein d'application qui fabrique de la brinbloterie de bazar, de la laque de carton, des questions bulgares et des abats-jour à la grosse.

M. Daudet, depuis tantôt trente ans, travaille à son établi littéraire, avec une patience de bimbelotier patriote affolé par la concurrence étrangère. L'un des premiers parmi les commerçants contemporains il flaira l'influence énorme des modes anglaises sur le goût. Après une étude soigneuse des produits ménagers créés par les maisons Dickens et Thackeray, il réussit à s'approprier le genre des fabricants britanniques. Aujourd'hui il n'est pas de maison bourgeoise, de petit intérieur d'employé où l'on ne rencontre de sa marchandise. Il console les jeunes femmes en tabliers rouges abîmées par les chloroses, et qui s'amusent de ces poupees si gentiment malheureuses, si proprement pleurardes, si doucement collantes ; Celles

vêtues du costume viril montrent une bêtise de mouton d'ouate ou une finesse de héron en verre filé. Il y a des docteurs Jenkins et des ducs de Mora malins comme des pulcinelli pour guignol de jardin public, des Sapho et des Felicia Ruys qu'on dirait envolées des odes de Béranger afin de parer la porcelaine des assiettes à dessert. Quand il les coiffe du masque tragique, cela prend l'importance de babys qui se plieront un chapeau de général dans la gazette des tribunaux.

Toute cette bimbeloterie s'exporte à foison et compense presque dans le transit économique, les importations de la maroquinerie viennoise qui tente aux vitrines du boulevard la niaise parcimonie des provinciaux.

Le vulgaire apprécie fort cette facilité de fabrication. L'esprit économique des petits ménages se séduit de la confection anglaise, à bon compte. Il aime la simplicité de la nuance, la nullité du style acheté ci et là, chez le reporter et chez Goncourt ; l'assemblage propret, le cousu à la machine des morceaux ramassés sous toutes les tables pendant les années de secrétariat politique et les soirs de parisitisme. Et il achète, ravi que tout cela tienne ensemble si ingénieusement.

Cette littérature contemporaine qui compte les deux types les plus frappants de la verve française, le commis voyageur et le bimbelotier, possède aussi un spécimen glorieux du calicot.

M. Paul Bourget est célèbre par ses inventaires de mobiliers juifs. Il entre avec humilité dans les salons du coulissier, il décrit l'émotion qu'il ressent devant les portières de Karamanie, les porte-plumes d'écaille et d'or, les paravents de cristal, les meubles de peluche et les corsets de soie noire. Et il s'écrie : « qu'est-ce que de nous, pauvres écrivains, devant cette splendeur ! » Il a le coup de pouce habile sur le pli de la soie et sait, d'un revers de main, faire bouffer la dentelle. Les ressorts de coupé, il vous les met en valeur, d'une pesée rapide sur le marche pied, et souffle sur les nickelures des harnais, afin qu'elles prennent du lustre. Au milieu de tout cela il furète, triste et envieux. Voilà qu'il allait chanter une romance de printemps, *les blés d'or*, par exemple. Pas du tout ; la cliente lui brûle la politesse et le laisse, après

rapide examen, à son comptoir. *Cruelle Enigme !* Sa platitude est phénoménale, son servilisme indélébile. Il n'existe pas de production plus ignoble que ce livre de *mensonges*, où il osa peindre un jeune poète qui, débutant, après un premier succès, dans le monde de la juiverie, éprouve de solennelles appréhensions, des terreurs admiratives pour le milieu et les péronnelles qui y trônnent avec un jargon de filles à restaurant nocturne.

Certainement l'auteur se peignit lui-même d'après des impressions siennes, effrois de misérable traînant avec soi la vague crainte que le fumier des sabots d'enfance ne souille les carpettes. Aucun de la presse, aucun des confrères ne releva cette insulte faite à la gent de lettres entière par courtisanerie pour les teneurs de table ouverte et les donneurs de bal chez qui il écoule ses basses flagorneries et sa parfumerie d'imprimeur. Le calicot littéraire est sentimental et larmoyeur. La prostitution le révolte parce que sa bourse est maigre. Il pleure l'infidélité de la femme et se trouble aux jarretières des drôlesses qu'il présente aux habituées des cabinets de lectures comme des mondaines bon teint.

De la première ligne à la dernière ses volumes chantent la réclame pour le tapissier et le corsetier, le marchand de papeterie et le fournisseur de dames entretenues. Aussi ces femmes adorent-elles parcourir ses ouvrages ainsi qu'elles font au *Louvre*, ou au *Printemps*, soupesant les étoffes et les articles de Paris, avec le désir mauvais de trouver dans le tableau de la moralité juive l'excuse de chutes possibles. Menteur, il se garde bien de dire où il prit ses exemples et ses caractères. Il filoute sur la provenance de la marchandise et sur l'apprêt, attentif à voler la cliente et à toucher sa guelte.

Les contes gaillards du commis voyageur, la pacotille émouvante du bimbelottier, les boniments flatteurs du calicot sont bien les choses qui plaisent le mieux à la bourgeoisie, et cela jusque lui soutirer son cher argent.

C'eût été d'un cruel illogisme que les trois plumitifs qui transportèrent en littérature les procédés de ces divers négoces n'en tirassent point un profit raisonnable.

Mais, pour Dieu, qu'on ne qualifie point « artistes » ces brocanteurs de sentiments misérables !

LES INCARNATIONS

— Que ne saisis-tu l'absolu ?
— Que ne vient-t-il vers moi ?
(LA GNOSE).

Seul, en cette ville levantine, qu'emplissait une foule hétéroclite d'étrangers, j'errai parmi les rues bruyantes, à cette heure où le soleil enfui, la relative fraîcheur de l'air invite les habitants à sortir. Comme le heurt des couleurs dont se diapraient les étoffes, les teintes saures revêtant les maisons, l'uniforme smalt du ciel, et même le sombre miroir de la mer que tachent ça et là d'immobiles voiles blanches, ne sollicitaient plus mes regards, trop de fois requis par ce spectacle, je vins m'asseoir devant la porte d'un de ces petits cafés où fument de silencieux clients, tandis que le parfum du moka emplissant les tasses, se mêle aux aromales bouffées du tabac expumé.

Assis, j'allumai la chibouque que me présentait un jeune garçon d'équivoque allure, et je me confinais dans les songes que suscitent les blondes gazes flottantes du latakieh. Un brusque choc de voix, tumulte sans doute de querelle, m'éveilla, et mes yeux, jusqu'alors distraits, s'enquirent de mes voisins de hasard. Rapidement, je les jugeai indifférents, tous de physionomie amorphe et d'attitude anonyme ; Arméniens au bonnet conique, Arabes enlinceulés de la gaudourah blanche, Turcs bouffis dont le crâne se cimait du fez rouge. Maugréant de mon rêve évanoui et difficile à ressaisir, je m'allai lever, quand la venue d'un étrange personnage me retint. C'était un chinois que rien dans sa tenue ne distinguait de ses congénères, du moins à premier examen ; il était vêtu d'une robe de ton foncé, ornée de soie bleue et coiffé selon la

outume des Célestes, d'une luisante calotte noire. Cependant, bien qu'il portât ce costume avec l'aisance d'une natale habitude, sa nationalité me paraissait douteuse, car certains traits de son visage le différenciaient nettement des sujets ordinaires du Fils du ciel : son teint, plutôt bistré que jaune, ses yeux dépourvus de brides, ses lèvres charnues et rouges attestaient sa race non mongolique et le rattachaient à un type ethnique divergent. Mais la forme de son nez me fut une révélation : il était long, recourbé, troué de larges narines mobiles, et suivant les opinions contradictoires, laudatives ou dénigrant, pouvait être qualifié de nez en bec d'aigle ou de nez en bec de vautour. Le souvenir s'évoqua en moi d'anciennes lectures, je me rémémorai la lettre de ce père Gozani, racontant comment à Cai-fum-fou, il avait trouvé quelques familles de juifs, venus selon lui en Chine avant la naissance de Jésus. J'examinai de nouveau mon singulier voisin, et je ne doutai bientôt plus d'avoir devant moi un de ces hébreux qui se targuaient, pour des motifs vraisemblablement diplomatiques, de n'avoir pas versé le sang du Rédempteur et se faisaient un titre de gloire de cette mansuétude—due en réalité au hasard d'une émigration antérieure qui les avait mis dans l'impossibilité géographique d'agir comme leurs frères. — Cette particularité aggravait la curiosité qui me poussait à connaître le Céleste Juif que je coudoyais. Un bienveillant incident me fournit une entrée en matière : le Juif éternua. Je le saluai de l'hébraïque formule requise en cette occurrence, et après avoir de rechef éternué, peut-être pour solliciter de nouveau une bénédiction mal ouïe et que je lui départis généreusement, il me dit :

- Vous êtes Israélite?
- Oui, répliquai-je, et vous de même sans doute.
- Je le suis, mais cependant schismatique, comme tous mes compatriotes.
- Schismatique, fis-je, n'adoreriez-vous pas le seul Jéhovah?
- Si, répondit-il, quoique nous l'appelions indifféremment Tien, Cham-Tien, et Hotoï; mais nous honorons aussi Confucius qui fut très sage, et nos ancêtres vénérables que rappela Dieu. Toutefois, pour ne rien vous

cacher, je dois vous dire que depuis de longues années je ne pratique plus cette religion dont la métaphysique me semble insuffisante.

— Seriez-vous à la recherche d'une Divinité plus avouable que le buisson ardent du Horeb ?

— Non, je me suis fait sur l'univers, sur l'homme et sur l'essence suprême, des idées cosmologiques et philosophiques dont l'ensemble satisfait assez bien à mes besoins spéculatifs. Je ne quittai la Chine que mû par le désir, fort naturel, de connaître mes coreligionnaires dispersés aux quatre coins du monde.

— Serai-je mal venu à vous demander votre opinion sur ceux que vous avez déjà vus ?

— Nullement, et bien que vous leur apparteniez, j'espère n'être pas mal venu aussi à vous répondre que mon opinion n'est pas en tout point favorable.

J'attestai mon indifférente indépendance, et il continua.

— J'ai trouvé cette race, que l'on renomme partout, pour son infrangible unité, plus multiple que nulle autre de celles qui s'imposèrent ou s'insinuèrent dans des pays étrangers. J'ai vu cette race que jadis de mystérieux destins semblaient promettre à d'augustes gloires, dominée par les plus basses préoccupations. Les oreilles de ces hommes sont closes à la voix de ceux qui les voudraient ramener sur la route où fulgura le Sinaï, où retentirent les vaticinations des nabîs ; ils sont couchés au pied du socle où de nouveau se dresse la bête que terrassa Moïse, la médiocre croyance même qui les rattachait encore au suprasensible, s'est évanouie et désormais leurs cerveaux sont remplis seulement des mauvaises fumées des vanités transitoires.

— Hélas, que vous avez raison ! Il est trop vrai que les princes de ces tribus désagrégées oppriment d'un mépris pratique, les rares d'entre eux disposés à s'évader vers des régions plus spirituelles. A vrai dire aussi, la majorité des chrétiens dont ils sont entourés ne me paraissent pas mus par des aspirations plus nobles, et le grief le plus sérieux que j'ai contre les Juifs, mes frères, n'est pas ce grief général, que j'ai contre toute l'humanité.

— Quel est-il donc ?

— Je reproche à ce peuple une fâcheuse inconséquence, une contradiction manifeste, qui consiste à repousser âprement la réalisation des idées qui de tout temps furent leurs directrices.

— Expliquez-vous.

— Cela m'est facile. N'est-ce pas ce peuple qui, dès son origine, du jour où le Keroub le chassa de Gan Eden, pressentit, annonça et espéra imperturbablement le Messie, et n'est-ce pas ce peuple qui repoussa ce fils de l'homme venant avérer les prophéties des inspirés aux barbes chenues qui le proclamaient par les rues de Jérusalem, par les voies de Babylone, par les faubourgs de Ninive, au milieu des calamités et des triomphes, dans l'exil et dans les supplices, sous la dent des scies et sous la morsure des fauves. Et celui-là mort qui les voulait racheter, ne méconnurent-ils pas aussi les successeurs, peut-être élus, du charpentier: Al Roy ou Serenus, Julien ou Zacharie, Sabbataï ou Onias?

— Ce que vousappelez de l'inconséquence, m'apparaît comme une fatale logique. N'est-il pas meilleur et surtout plus indulgent de croire què si les Juifs n'ont pas, jusqu'à présent, accueilli le Rédempteur, c'est parce qu'il leur était impossible de le reconnaître comme tel.

— Pourquoi?

— Parce que Theudas, Barkochebas ou Jésus, se manifestèrent sous une forme et avec des tendances peu accessibles au commun des Hébreux. Il ya deux courants messianiques dans Israël, comme il y a deux catégories d'esprit bien tranchées. D'un côté, le courant prophétique, caractérisé par la haine farouche des riches et des oppresseurs, représenté par ceux qui attendent l'Oint de justice doux aux humbles, aux misérables bergers de Judas, aux faibles pêcheurs galiléens ; de l'autre côté, cette même croyance, transformée par la cervelle épaisse des pharisiens opulents et durs, frères des Sidoniens et des Carthaginois. Ces marchands se firent de l'Elu un modèle si différent de celui donné par Daniel, qu'ils ne purent reconnaître dans le Nazaréen pitoyable, marchant suivi d'un cortège de publicains, de pécheresses et de lépreux soulagés, le terrestre monarque rêvé par eux.

— Je vous entendis. Ces endurcis, voulez-vous dire, sa-

lueront le Libérateur, quand il consentira à revêtir une apparence adéquate à l'idée qu'ils se sont faite de lui.

— C'est bien ma pensée.

— Je crains alors, que jusqu'au « consummatum est » des siècles, les Juifs, et bien d'autres, ne croupissent dans leur erreur, car Dieu ne saurait déchoir.

— Sans doute, mais par humilité il se peut abaisser. Ne l'a-t-il pas déjà fait?

— Qui le sait!

— Ecoutez ce que me conta, dans les Indes, là où fut jadis cet illustre royaume de Kranganore qu'avaient fondé des Hébreux émigrants, un vieux rabbin fort imbu des principes de la Kabbale, et favorisé par Dieu de révélations spéciales. Depuis quelques jours nous avions eu ensemble de longues conversations, toutes essentielles et d'un sens profond. Je quittais à peine Gai-fum-fou, aussi avait-il beaucoup à m'apprendre, et il m'instruisait dans l'ésotérisme de la foi mosaïste, spéculant sur le nom de quarante-deux lettres, cherchant partout la Trinité, qui, selon lui, soutenait l'univers, la trouvant dans les phylactères, dans les trois temps de l'hymne journalier, dans la lettre-schinet, surtout dans le vocable Iehveh que seul le grand prêtre proférait dix fois l'an à la fête expiatoire. Ce soir-là, dans la grotte dont il faisait sa demeure, nous causions des destinées promises aux nations.

A cause de sa triple essence, me dit-il, Dieu se doit incarner trois fois au sein du peuple qu'il a choisi. Le principe d'amour est venu, viendra bientôt le principe de sagesse, et la force génératrice enfin qui les transformera tous deux et les saura rendre compréhensibles à tous, car elle se produira sous un voile clair et s'affirmera dévêtue d'attributs effarants ou même de vertus rebétantes. Quand il eut dit ces paroles, il se resorba dans un silence que rompit bientôt le flux des visions annonciatrices. Sa prunelle s'illumina de lueurs inconnues, tout son corps frémit agité du souffle divinatoire, et il parla d'une voix qui n'était plus sienne, d'une voix qu'émouvait l'écho d'une autre voix :

— Jadis, Israël avait planté ses tentes sur le patrimoine de Chanaan dépossédé; par le glaive, par la ruse et par l'aide divine, il avait établi son royaume près des bords

du Jourdain, et près du mont du mensonge, il avait dressé la ville sainte, centre du monde, mère des destinées, torche sacrée dont le flamboiement illuminait la terre. Sion que magnifia le temple de l'Unique et du Triple ; Sion que dessécha la faconde des docteurs, que polluèrent les autels de Kamosch, les hauts lieux boisés d'Aschera; Sion, cité des scribes, refuge des prophètes ; Sion, palais des rois et demeure des guerriers ; Sion, marché des riches et asile des pâtres. Elle méconnut les objurgations de ses vrais fils, la Reine mystique; les défaites, les hontes et la captivité même, ne dessillerent pas ses yeux qu'avaient obscurci la vapeur des sacrifices mauvais ; elle était la prostituée assise au revers des fossés, attendant sur les routes, n'offrant le jardin de ses délices qu'à ceux qui couvraient son ventre misérable d'un manteau d'or strié de gemmes, et repoussant les pasteurs vêtus de peaux grossières, qui lui demandaient un baiser maternel. Un jour tu vins vers elle, fils de David que présageaient mille bouches, prévu par les sybilles, salué par les voyants, et ta fille se détourna de toi, elle souilla ta face et déchira tes membres ; tu laissas répandre le sang que provoqua la lance, qu'appelèrent les épines et les clous, le candide sang qui voulait sauver. Ton père fit venter le vent de sa colère, le vent qui brisa la tiare de Sion, le vent qui dispersa les enfants prédestinés. —

La voix alors changea, plus aigus devinrent ses accents qui pénétraient en moi comme des lames téribantes, et la main sèche du rabbin se tendait, dévoilant l'ombre où gisent toutes formes.

— Sous le fardeau du péché Israël avait fui, ainsi fuyait le bouc des antans, chassé du sanctuaire, obsédé des crimes dont s'allégeaient les tribus, poursuivi d'invincibles colères. Israël fuyait comme avait fui Kaïn, comme avait fui Samiri, comme avait fui Ahasvérus, ces maudits qui étaient son âme. Chaque goutte du sang ineffable, dont ils avaient revendiqué le poids pour leur postérité, ils lapa yaient en insultes et en crachats, et la sueur d'angoisse ils la payaient en sueur d'angoisse, et ils burent au calice de longs ans, de très longs ans.

Encore mua la voix, elle sonna âpre et moqueuse, ricanant dans une ironie.

Cependant Jehovah, qui eut toujours pour son peuple une tendresse inexplicable, étendit sa droite sur lui. Il l'avait tiré des remparts d'Assyrie, il brisa les chaînes qui tenaient les vieux ghettos, il apaisa la fureur des nations conquérantes, il assigna de nouveau un centre à la gloire des hébreux, rappelés des confins du monde. Fort de ses oppressions, séculaires, affamé d'une restreinte justice agissant en sa faveur, Israël domina, triompha, et maintenant il est de nouveau le levier terrestre, son pied est sur la nuque des rois. Sion tressaille en ses entrailles ; elle s'éveille comme l'enfant qui palpite au ventre de sa mère; elle sort des ruines surannées, et bientôt rebâtie elle guidera encore les peuples et les souverains.

Je la vois de nouveau, moderne et belle, érigeant ses tours ingénieuses, ses palais frivoles et fastueux. Encore elle s'emplit des mêmes marchands et des mêmes scribes, et les descendants des pasteurs gémissent sous des jougs plus rigoureux. Ils sont les serfs désormais, ceux qui peinent pour leurs maîtres, qui tissent les pourpres dont ils ne se vêtiront pas et sertissent les perles qui jamais ne pareront leurs fronts ; ils vont chercher par les mers lointaines, les mets somptueux dont seront frustrés leurs bouches, et quémandent le pain qu'ils pétrissent de leurs doigts. --

La voix s'exagérait railleusement douloureuse.

— La fumée de leurs péchés obsède certes leur Dieu, ce Jehovah redoutable dont tour à tour s'éveille et s'endort la fureur. Comme une fois déjà le saisit la pitié, il interroge encore cette race, peut-être mûre pour ses destins, encore il veut leur révéler le vrai. Mais le fils est lassé de sa venue malheureuse, et des blasphèmes dont on le couvre depuis des milliers de siècles révolus, l'amour n'est-il pas inaccessible à ceux qui se haïssent ? comme le père, il les abandonne : peut-être la sagesse ramènera ces impurs aux primitives bergeries.

L'Esprit vient qu'avaient annoncé d'obscurs mages, et, pour railler sans doute les docteurs, il s'appesantit dans le corps d'une femme, d'une femme que tous croyaient avoir possédée, d'une femme souillée de tous les rites obscènes. Mais si l'on a pour elle des égards équivoques, ils sont dûs plutôt à son sexe qu'à la mission divine dont

elle est investie, et à laquelle nul ne croit. Des loqueteux, de tristes hères suivent ses pas, et tandis qu'on se moque des tendres et profondes paraboles qu'elle épand aux carrefours et sur les places, le levain des iniquités ferment au cœur de ses disciples et les puissants tremblent des haines déchainées. —

— Le rabbin se leva, hagard, la prunelle voilée de larmes.

— L'amour n'avait pas été entendu, la sagesse n'a pu vaincre. Je vois la colline et l'antique supplice restauré.

— La lance a resurgi, les prêtres tressent la couronne d'épines, les verges sont brandies, les clous sont exhumés, le bois adorable s'élève, le sang de nouveau jaillit, impuissant à sauver; la victime agonise, elle meurt et la terre s'ébranle, les cieux s'obscurcissent, et les bourreaux s'enfuient épouvantés.

Israël, race détestable, attestatrice et meurtrière de Dieu, une fois de plus, tu es châtiée. La cité de tes orgueils tombe en ruines, le temple de tes mensonges s'écroule, les rois que tu domptas redressent la tête, tes sujets forts des préceptes qu'enseigna l'Esprit t'abandonnent. Semblable au blé que le semeur dispense aux glèbes rousses et dont le vent sépare les grains, tu vas gémir sur des sols étrangers. Tu ploieras ton col superbe, tu accepteras les outrages, puni, mais non pénitent, et, debout sur les bûchers étendu sur la roue des supplices, tu confesseras ce Dieu que tu ne comprends pas. —

Epuisé, le rabbin se laissa choir sur le tapis de feuilles, puis il reprit amèrement :

— Judas est vaincu, la terre se réveille, guidée par la Sagesse, fille de Dieu, née d'une vierge ressuscitée pour concevoir. Mais tu as pour Jehovah d'invincibles attraits, horde éternelle que rejeta Miçraïm. Sabaoth farouche, toi qui sans pitié massacras Moab, Edom et Assour, tu ne peux voir longtemps tes enfants favoris dans la vallée des larmes. Leurs uniques sanglots peuvent donc émouvoir ton cœur paternel à tous? Tu les sors de la servitude ; ils pullulent, ils envahissent ; leurs mains tiennent les empires: l'or captif de leurs ruses gemit, et dans les prisons basses pleure le soleil géniteur qu'ils ont reconquis. Jérusalem te revoilà, victorieuse des abîmes! Chère

princesse des espoirs, tu as recouvré les opales de ton triple diadème, tu t'es assise parmi les troënes des jardins aimés et les lauriers frissonnent, qui sentent ton haleine. Reine pure au sein profané, qui protèges les humbles et qui subis les hautains tu es éclatante de toutes les beautés, tu es pâlie de toutes les tristesses. —

Maintenant les paroles sortaient sifflantes de la bouche du voyant ; elles perforaient mon crâne.

— Qui retient les riches en leur cupidité ? le pardon leur est réparti à chaque faute ; le trésor des indulgences mûrit pour eux seuls. Dans l'éclat des colères divines ils entendent les mansuétudes futures, ils s'autorisent des finales immunités. Bon bétail du Liban, donne ta laine, dépouille-toi, tu iras tout nu, confiant dans la miséricorde créatrice ; doux artisan, dresse les lits royaux, la terre sera ta couche, le froid t'enlèvera la force des rançœurs ; dolent laboureur, fais germer le froment, tu paîtras l'ivraie ; femme qu'émacièrent les jeûnes, procrée des filles, elles divertiront l'ennui des prédateurs, engendre des fils, ils défendront les marchands et les scribes.

Tu t'attristes, ô Jéhovah, des exactions de tes fidèles ; tu rôves, dans ton ciel que méconnaissent ceux de ta dilection. Tu leur montras le bien, pourtant, ils ne le virent jamais ; tu leur dis : voici la bonne route ; ils ne t'entendirent point ; tu leur crias : « Allez dévêtus pour regagner le paradis », ils se moquèrent, et marchèrent enveloppés de brocarts constellés. Iras-tu les avertir encore, secouer l'arbre audacieux pour voir si tomberont les fruits que forma ta clémence ? Si tu te tais, si la foudre devient muette, si l'éclair n'effare plus en lacérant les nuées, si les pluies fougueuses ne rappellent plus les déluges, si les pestes n'annoncent plus ton nom, ils croiront l'Ether inhabité, et les seigneurs d'opulence se nourriront désormais de la chair des plèbes, certains d'être impunis. Entends les misérables qui clament vers toi : « Le glaive s'est éteint que tenait l'Archange ; la brume des oublis cache l'Eden. »

Le Fils se voile la face et son cœur d'amour pleure ; l'Esprit a détourné la tête et son cœur de sagesse a renoncé. Tu viens, Père ; puissance génératrice, tu descends.

Quelle forme abjecte as-tu choisie, très habile ? Quelle sordide apparence tu as adoptée, connisseur des âmes ? Est-ce toi, souffle du Carmel, voix du Moria, flamme de Sedom ? Tu as renié la Beauté, puisqu'on l'avait insultée ; tu as abdiqué le Charme et la Douceur puisqu'on les avait chassés ?

Le rabbin se pencha vers moi et son index me montra l'espace.

— Le vois-tu, dans la ville parée de tous les luxes, le petit juif hideux, aux cheveux jaunes et sales, aux yeux chassieux, à la bouche tordue, à la barbe hirsute ? Il sort des maisons louches et chuchote des mots aux impubères qui passent ; il prêche le mal, et on l'écoute, séduit. Sa vue ne gène personne, on le connaît, le petit juif, dispensateur de vénérances, serviteur des débauches, patron des mérétrices, instigateur des larrons ; impunément, il peut parler.

Vois le palais de clinquant où s'ébattent les ballerines obscènes, pour la joie des traitants, le palais où l'or triomphé, plaqué aux frises, accroché aux volutes des chapiteaux, ruisselant dans les cannelures, lamant les degrés des escaliers géants : le palais où vivent les rythmes lascifs, où s'épanouissent les syllabes viles. Les carrosses des riches sont devant les portes et le chef des puissants, l'homme à l'écu rouge, descend du char royal. Le petit juif est là ; il s'approche, courbé, le regard torve, il effleure le manteau de celui qu'on salue très bas :

« N'es-tu pas las, dit-il, de tes concubines ? j'ai la fleur qu'il faut pour ranimer tes chairs. »

L'homme à l'écu rouge recule. Oh ! la voix entendue ! la voix ! elle éveille au fond de sa mémoire d'ataviques échos, ceux du Sinaï ; et le petit juif répète :

« N'es-tu pas las ?

« C'est vous, Seigneur, crie l'homme à l'écu rouge. »

« C'est moi, Je suis le dieu que vot're esprit rêva... »

La nuit se fait sur la stupeur joyeuse de la foule ; le matin luit du premier jour de rédemption. Voici le temple de la race, celui où elle achète et vend la peine des petits et le malheur des faibles ; le Dieu est introduit et ces heureux frémissent d'allégresse en voyant leur image. Le Dieu parle, c'est le langage qu'ils attendaient,

celui qu'ils profèrent journellement, et dans le transport de leur enthousiasme, ils se répandent par les places et les rues et crient à tous ceux qui attendent.

« Le Messie est enfin venu ! »

Tel est, fit le Chinois, l'histoire que me conta dans les Indes, là où s'élevait le royaume de Kranganore, un vieux rabbin versé dans les arcanes de la Kabbale et confiant en la Trinité.

— Croyez-vous à ce qu'il vous annonça ?

— Ne vous l'ai-je pas dit ? Israël ne connaîtra son Messie que lorsqu'il voudra se manifester sous la seule forme accessible à leur âme.

— Et ce jour-là ?

— Ce jour-là, soyez certains que les Chrétiens, qui ont toujours eu pour la conduite pratique des Juifs de secrètes sympathies, seront heureux de trouver un prétexte honorable, et se convertiront.

— Mais le bonheur de l'humanité ?

— Quelle que soit la forme en laquelle Dieu s'avilira pour séduire les hommes, il saura les conduire au salut.

BERNARD LAZARE.

LE DROIT A L'IGNORANCE

On a beaucoup écrit, le mois passé, dans les journaux français et allemands sur le discours prononcé par Guillaume II devant une commission scolaire réunie à Berlin. Ici, on a judicieusement fait observer que les changements préconisés par le jeune monarque rappellent de bien près les meilleures idées sur cette question de nos réformateurs français, ou plutôt de nos soupirants à des réformes. Là-bas une armée de courtisans s'est levée pour applaudir avec enthousiasme aux idées du maître, pendant que les bons vieux philologues, dont la noble et poussiéreuse maison se trouve ainsi ébranlée par un seul coup d'épaule de l'empereur, ne savent comment fulminer avec respect contre tant d'audace et de sacrilège, et ne peuvent qu'aiguiser contre un si haut adversaire des regards dont la méchanceté se trouve heureusement atténuée par ces lunettes qui leur ont été reprochées d'une façon toute pittoresque.

Mais, à discuter des réformes scolaires, on a trop laissé dans l'ombre, me semble-t-il, deux ou trois passages de l'impérial discours révolutionnaire, dont le sens et la portée sont bien autrement considérables et dignes d'arrêter l'attention. Après avoir parlé du choix de la base d'enseignement, des méthodes d'instruction, et surtout du développement physique et de l'éducation morale, d'autant plus négligés qu'on compose chaque jour de plus beaux livres et de plus belles harangues sur ces sujets, le jeune monarque a abordé avec sa crânerie habituelle, et résolu en deux mots, cette question d'un intérêt bien plus capital : faut-il assister impassible à l'augmentation continue du nombre de jeunes gens appelés à l'étude jusqu'à l'âge de

vingt et vingt-cinq ans, ou bien doit-on résolument restreindre le chiffre de ces élus ? Guillaume II s'est nettement prononcé : « Je ne créerai plus de nouveaux lycées, a-t-il dit aux membres de la commission d'enquête, et je désire que vous vous inspiriez pour les projets de réorganisation que vous me soumettrez, de cette idée qu'à côté des lycées classiques strictement réservés à une élite, on ne doit maintenir que de simples écoles professionnelles. »

Je suis d'avis que ces résolutions sont fort sages ; et puisqu'en Allemagne on ne dédaigne pas de nous emprunter les idées ingénieuses que tout platoniquement nous mettons au jour, je ne vois pas pourquoi de notre côté nous ne méditerions pas les paroles saines qui nous viennent d'Outre-Rhin.

Plus peut-être quaucune autre nation, la France, qui se croit pays de démocratie et qui le devient en effet peu à peu, a vu répandre cette erreur, que c'était faire œuvre utile de favoriser l'expansion de l'instruction à tous les degrés. Il serait superflu de rappeler toutes les extravagances à quoi cette idée nous a menés, ni la folle ardeur, d'ailleurs souvent bien intentionnée, qu'on a apportée à la mettre en pratique. Mais en entrant d'une façon tout irréfléchie dans cette voie, on a seulement oublié une chose, c'est le droit absolu de chaque homme à l'ignorance, droit que nous devons tous posséder, et qu'il nous devient maintenant impossible d'exercer, tant a été savamment tissé le filet dans lequel on a voulu nous prendre, et d'où les conditions et les préjugés actuels de la société empêchent personne de s'échapper.

Si je réclame ce droit, ce n'est pas pour le vain plaisir de m'inscrire contre les opinions généralement admises. Comme tous les hommes de mon pays, je me sens au contraire le plus souvent disposé à m'incliner devant ce que je crois être l'instinct des foules. Mais en cette question je crois précisément qu'on se tromperait, si l'on affirmait que la foule désire la science. Pour preuve, qu'on se rappelle seulement les sourires d'ironie dont les humbles ne manquent jamais d'accueillir quiconque n'a pu, après avoir étudié, obtenir quelque place lucrative. Et puisque la naïve enfance est un parfait modèle de ce que

sont les masses à l'intelligence non développée, qu'on se rappelle aussi la divine indifférence avec laquelle nous entendîmes les leçons de nos maîtres d'école, la haine que nous avons vouée en notre adolescence aux pédants de collège ; enfin même, puisqu'il y a peu de temps on était encore enfant à vingt ans, qu'on n'oublie pas la rage et l'infinie tristesse avec laquelle nous abordions alors les *Pandectes* et les *Conciones*, dont l'étude devait nous mener aux divers doctorats requis pour les places qu'on nous engageait à ambitionner.

Je ne dis pas que la foule souhaite le faux, ni qu'elle cherche l'erreur ; mais elle conclut simplement, comme ont dû faire tous les penseurs à l'esprit lucide et au cœur droit, que ce n'est pas la science qui peut donner le bonheur. C'est dans nos sentiments, dans notre sens moral, qu'il faut en chercher la source ; et là, l'esprit et la raison n'ont que faire, puisqu'aucune science n'a pu aboutir à nous donner une loi de conduite, et que ce soin reste tout entier, aujourd'hui comme par le passé, dévolu à notre conscience et à notre âme, guides mystérieux que l'esprit humain commence à s'avouer incapable de pénétrer, et sur lesquels son impuissance a toujours été et reste manifeste.

Chaque paysan, chaque être inculte, est une sorte de Faust avant l'étude, et, plus heureux que le savant de la légende, reconnaît, avant d'en avoir souffert, la vanité de tous les savoirs. Aussi n'accorde-t-il à toute science que l'intérêt distrait et éphémère qu'on a pour toutes les choses dont on veut bien reconnaître l'utilité possible, mais dont on sent bien qu'elles sont insuffisantes à pleinement contenter l'âme et à satisfaire le cœur.

Il n'est presque jamais bon d'avoir été mené sur les chemins du savoir ; presque toujours même cela est nuisible. Sans doute de très rares esprits, ceux dont l'âme est noblement désintéressée, goûteront parfois une joie pure à faire quelques pas en avant sur cette route ; mais chez l'immense majorité des hommes, les seules joies ressenties ne pourront qu'être des joies de vanité, puériles et dangereuses. Puériles : parce qu'il est vraiment trop naïf de croire avoir marché, quand on a été seulement porté, et qu'on est à peine distant de quelques pas

de l'absolue ignorance. Dangereuses : parce que se développeront en même temps des sentiments d'ambition qui ne peuvent qu'être de malsains et mauvais sentiments.

On a créé ainsi du désir, alors que tous les enseignements ne devraient avoir pour but que de proclamer l'inanité de tous les désirs. De toutes ces ambitions suscitées, une faible partie seulement pourra se trouver réalisée ; et en quelles angoisses et quelles misères n'aura-t-on pas jeté les malheureux devant qui on aura fait briller des buts qu'ils ne pouvaient tous atteindre ! Du paysan et de l'ouvrier jusqu'au financier et au ministre, presque tout le monde se sentira inquiet et déclassé, mais déclassé parce qu'on pensera que c'est tout justement à une caste supérieure, ou à un emploi plus élevé, que l'on méritait de parvenir. Quand aux rares satisfaits, ils nous apparaîtront avec tout le côté répugnant que ne peut manquer de présenter le *struggleforlifeur*, que nous savons bien avoir dû, au milieu d'une telle poussée, être un peu cynique dans le choix de ses moyens.

Pour qu'on ne puisse m'accuser de pousser cette peinture au noir, j'ajouterai que je n'ignore pas que parmi les artisans ou les campagnards pourvus des certificats d'étude à la mode, aussi bien que parmi les bourgeois bacheliers, et leurs filles munies de brevets superflus, il existe encore nombre de fort braves gens, qui cherchent et trouvent le bonheur dans l'accomplissement simple des devoirs de leur profession, dans une existence saine et naturelle, sans se précipiter inutilement aux villes, ne s'astreignant qu'aux besognes pouvant apporter aise et joie dans leur intérieur, et rejetant toutes celles qui n'auraient d'autre but que de servir à des projets d'ambition. Ils conservent ainsi le temps qu'ailleurs on ne sait plus trouver pour le développement de nobles facultés morales, pour les joies très simples qu'ils savent donner à leurs familles, et pour celles qu'ils recoivent en échange ; ils savent se garder tout le loisir nécessaire pour pieusement cultiver les très beaux sentiments d'amitié et d'amour, le loisir de réflexion qu'il faut pour prêter un peu d'envergure aux mots de patrie et d'humanité, pour rêver aussi quelque-

fois à l'au-delà, avec ingénuité ou profondeur : qu'importe ! puisque cela mène aux mêmes conclusions.

Je sais bien que de telles gens existent, mais je sais aussi qu'il en est trop en qui la fièvre d'instruction qu'on a inoculée à notre pays a dégénéré, comme elle devait fatidiquement faire, en fièvre d'ambition ; et je dis que c'est grand dommage, et qu'on aurait bien dû ne pas les enserrer, comme on a fait, dans l'impossibilité d'échapper à la contagion. Que les écoles populaires se bornent à enseigner les rudiments indispensables, et qu'on laisse aux enfants le temps de vivre dans leurs familles, d'aider aux travaux de leurs parents en les petits riens qui sont de leur pouvoir, et aussi le temps de jouer, de courir, de vagabonder, d'être enfin des enfants ! Que nos collèges deviennent de simples écoles professionnelles, et supprimant l'enseignement de prétendues belles choses, n'apparaissant même pas belles, et qui sont donc inutiles. Qu'on ferme la moitié de nos lycées, et que l'Etat se dispense de payer une pension à des milliers d'adolescents, enlevés à leur milieu naturel pour ne devenir plus tard que de médiocres et vulgaires employés ayant faim de tout ce qu'ils ne sauraient avoir ! Qu'on cesse d'emplir les universités d'étudiants dont on n'aura plus besoin, et dont la seule vraie utilité dès aujourd'hui est de servir de prétexte à l'existence de chaires occupées le plus souvent par d'incolores professeurs ! Il restera toujours assez de places pour les vrais savants ; et dans toute science, comme dans tout art, ce n'est pas le nombre, mais la qualité, qui importe. Ce qui subsistera des établissements d'instruction sera aussi toujours suffisant pour accueillir les intelligences d'élite où se sera manifesté l'impérieux besoin d'une culture étendue. Mais qu'on cesse de donner à la foule plus que les faibles lueurs dont elle a le désir, et qui suffisent à la satisfaire ! En un mot, qu'on ne contraigne pas, qu'on n'excite pas à l'instruction ; qu'on se contente de la rendre possible là où elle est vraiment utile et nécessaire.

Il est indéniable que les démocraties se sont déjà presque partout, au moins partiellement, substituées aux monarchies, ou plus exactement aux oligarchies, pour la direction des sociétés. Les pouvoirs anciens affirmaient

vouloir travailler au bonheur de tous ; les peuples modernes ont cru, parfois avec raison, qu'ils atteindraient avec plus de sûreté le même but, en y travaillant eux-même directement. Ils ont eu le mérite par exemple de poser d'une façon très vive, sinon très nette, les questions qui doivent le plus préoccuper aujourd'hui tous les hommes de bonne volonté : les questions sociales. Mais d'un autre côté, encore inhabiles, ils ont poursuivi un chimérique rêve d'égalité, qui nous a valu cette maladie de l'ambition universelle, amenée jusqu'à l'état aigu par la folle et imprévoyante diffusion de l'instruction.

Sans doute les générations qui ont été ainsi leurrées s'apercevront un jour elles-mêmes de la faute qu'on commet envers elles, et elles tâcheront à réparer cette faute pour les générations suivantes. Tout ce que l'on peut dire sur ces choses, aujourd'hui que le mal nous ronge, apparaîtra inutile aux yeux de bien des gens ; mais je ne crois vraiment pas qu'aucune parole, si humble qu'elle soit, reste jamais complètement inutile. C'est pour cela, et c'est pour tout ce qu'il m'a semblé voir de mal et de souffrance provenant de la cause que je viens de dire, que j'ai souhaité en parler et que j'ai tenu, au nom de ceux à qui il eût été salutaire d'être élevés autrement qu'ils le furent, à réclamer pour eux le droit à l'ignorance.

JEAN THOREL

FRANCIS POICTEVIN

Parmi les êtres préoccupés de littérature avec plus de sollicitude que n'en approuve l'opinion du monde qui concède à ce qu'elle considère comme une manie une certaine connivence en la limitant je n'en connais pas de mieux, tout entiers, voués à la recherche exclusive de leurs sentiments et à la culture de leurs sensations que Francis Poictevin... Une ossature solide qui dénote une certaine force primordiale de vivre mais réduite et comme atrophiée en une stature moins haute qu'un peu courbée ; un visage d'inquiétude et de souffrance, maigre de nuits blanches ; une voix précise qui énonce d'une façon jusqu'à être un peu pointilleuse et tenace ; une conversation qui palpe les réponses et sinue en digressions scrutatives ; gestes que semblent ramener en une pudeur certains voiles d'Isis déchirés ; pas qui se hasarde plutôt qu'il ne s'avance, avec je ne sais quoi d'étranger tel est à peu près Celui-ci qui, à travers les apparences, a conscience de l'invisible.

Il représente mieux que ^{*}nul ce type de l'Errant et de l'Isolé assez rare à une époque où chacun tient tant à tout et ne peut rien exclure de son désir dans l'espoir de participer à tout ce à quoi il s'attache, aussi bien les faveurs du monde que les récompenses de la pensée.

Pourtant, parmi l'incohérence d'un temps où tous s'évertuent au néant avec une presque égale ardeur je sais encore quelques Sages.

Il y a, certes, certains hommes encore qui pratiquent l'austère devoir de prendre conscience d'eux-mêmes à travers tout ce qui d'étranger et d'hostile en les contingences contrecarre leur effort et qui, par cette renonciation qu'on

fait de tout en vue de *Soi* comme en un pacte tacite et sacré, ont acquis le droit d'avoir part à la Recherche Essentielle, à travers les siècles perpétuée sans interruption et en vertu d'une tradition mystérieuse dont résultent certains esprits exemplaires que nous admirons. Cela serait l'attitude par excellence du Poete qui est, selon une expression de Stephane Mallarmé, « *celui ne sachant que Soi.* »

Cette sorte de rupture et d'affranchissement est insolite, cette mise à l'écart de quelqu'un en vue de soi est inusitée et la plupart cherchent à leur développement un état mixte, une manière d'équilibre où entrent, à poids égal, le souci de penser d'une façon abstraite et le soin de ne se point trop détacher des ambiances contemporaines.

Cette précaution où se concilient assez difficilement deux termes adverses et contradictoires provient de différentes causes.

Certains esprits se prêtent mal aux conditions de solitude intellectuelle, soit qu'ils ne sentent point en eux des ressources nutritives suffisantes, soit qu'ils craignent les conséquences dont se paye le droit de s'abstraire que refuse la société à ceux qui veulent en user ou qu'ils redoutent les vindictes qui s'acharnent sur quiconque se dérobe en de l'exil mental. Cela a lieu aussi à cause de cette prise de possession que la société fait de tout vivant dès sa naissance par la famille, le milieu, possession qu'elle ébauche aux heures premières et qu'elle assure plus tard par les avantages qu'elle offre à ceux qui veulent coopérer à ses combinaisons, à ses intrigues et à ses lots d'éphémères et avares récompenses. Il est difficile d'échapper à cette captation et de savoir se désinterresser des attraits, des risques et des intérêts du jeu social; beaucoup s'y consument pour des buts immédiats et n'en savent point exorciser la ronde sabbatique. D'autres, sans s'en défendre entièrement, en souffrent au fond d'eux-mêmes et, sans en garder leur pensée intacte, regrettent pour elle cette alliance trop infrangible et vengent leur souffrance en décrivant l'inanité des liens qu'ils subissent, en dénonçant les intrigues, les tares, les vices et les douleurs des âmes éprises de l'apparence des réalités. Ils désignent les malentendus qui dénaturent, faussent et fixent les rapports humains. Ils démontrent la bêtise de la vie, sa façon folle, stupide et criminelle,

l'infamie où elle force, l'inanité où elle laisse ceux qui ont cru en elle.

Ces derniers sont une classe d'esprits fort intéressants qui cherchent dans les spectacles contemporains, dans leur logique ou leur incohérence, une manière de montrer, en les réduisant à leur sorte d'agitation vaine et triste pour des choses qui n'ont que l'air d'être, qu'ils n'en sont pas dupes.

C'est parmi ces vivants à demi réveillés de clairvoyance que se recrutent la plupart des romanciers du plus médiocre au plus grand d'un Rabusson à un Flaubert qui, lui, souffrit un conflit perpétuel de deux tendances, la soif du Rêve et un certain goût, amer il est vrai, pour la vie qui lui firent écrire une œuvre mixte selon le surcroît momentané de l'une ou de l'autre prépondérance. De là, le roman moderne, explicatif ou satirique, enquête et réquisitoire, où l'ensemble des intrigues reproduit celles qui ont lieu tous les jours, où la fiction des personnages tend à s'annuler part trop de ressemblance, où le particularisme du héros est spécialisé jusqu'à des soins d'état civil avec le souci d'être analogue strictement à la vie, d'en reproduire les catégories, d'en calquer les exceptions et d'en suivre les conditions.

M. Poictevin se préoccupe peu des rapports humains. On le sent déjà comme extrait de tout milieu et n'admettant guère que l'ambiance qu'il se crée. Déjà, en ses romans, il ne sait presque plus que lui. Je me souviens de ces livres charmants et dépayrés qui s'appellent *Ludine*, *Petitau*, *Seuls*.

Les personnages y sont comme dans un miroir un peu trouble l'apparence de quelqu'un de très proche de l'auteur, une sorte de double autour de qui passent des figures de lui si connues qu'il ne sent le besoin de les désigner autrement que par un prénom ou quelque vague sobriquet. Il ne rattache leur présence à aucun hier. Ils ne se filient à rien de précis ; et on a ça et là, l'impression d'êtres qui se frôlent en des logis demi obscurs, à des crépuscules calmes où ils sont presque des ombres, ou qui se rencontrent sur des grèves de mers selon des courbes de mouettes à l'horizon.

Leur existence finit au livre où ils furent présent un

instant, et ce n'est plus que leur souvenir qui hante ; et des pages, lentement fermées, il tombe comme une espèce de cendre de ce qui y fut, sans que jamais, comme aux trop vivantes évocations de tel écrit, les personnages continuent à exister et se mêlent presque au nombre accru des passants.

Avoir mis comme en des * ombres tout ce qu'on sait de la vie et que ce tout ne soit que cela dénote un sens intérieur prévalent sur les curiosités momentanées du regard ! Aussi Poictevin fut-il vite amené à composer cette série de livres si uniques. *Songes, Paysages Double* où un personnage invisible s'interprète à travers la nature.

C'est une autobiographie de toutes les heures, l'œuvre de quelqu'un qui ne sait guère que soi et de soi les choses les plus délicates, les plus tenues, les plus occultes se préoccupe de la seule nuance de ses pensées, notant les variations infinitésimales de ses sentiments et leurs correspondances aux paysages et aux ciels et ne se servant plus des apparences que dans une « symbolique idéale. »

Ce dernier livre *Presque* que vient de publier M. Poictevin marque une nuance nouvelle en cette recherche de soi qui sinue et s'approfondit de page en page en cette quête intérieure qu'il a racontée en des précédents ouvrages. C'est comme une errance qui aboutit à un seuil ! Au fait, maintenant, des arabesques sentimentales, c'est une âme qui sent en elle comme un instinct supérieur étouffé, une sorte de voix occulte sourdre et filtrer et qui l'écoute parmi les paysages marins et urbains, le long des grèves de Bretagne, dans les hautes cathédrales et les sanctuaires solitaires des landes, sous des ciels qui la commentent, parmi des arbres où le vent lui fait écho, devant des tableaux de primitifs où des bouches tristes et belles semblent la revendiquer comme la leur de tout leur silence inoubliable.

Ce livre tout entier est empreint d'une caractère nouveau, le désir de Dieu, et c'est cet unique désir qui survit au fond de cette conscience scrutée et perforée, à travers la tristesse humble et espérante aux intercessions virginales et les absoutes de la paix.

*
* *

Francis Poitevin est un des meilleures prosateurs de l'heure actuelle. Il use d'un style minutieux et juste assez inaccessible au public à cause du soin avec lequel il est logique en ses consécutives verbales mais apprécié de ceux qui aiment qu'on écrive comme si la possibilité d'être lu par d'autres que ceux qui respectent assez l'Art pour en apprendre les moyens n'existaient pas.

HENRI DE RÉGNIER.

NOTES ET NOTULES

Le grand nombre de nos confrères ont consacré des comptes-rendus sympathiques à la belle manifestation littéraire du 2 février ; nous les en remercions d'autant plus volontiers qu'ils nous avaient habitués à moins de courtoisie. Seuls — ou presque seuls — un parnassien M. Blémont, et un rédacteur de troisième page au *Soleil* s'insurgent : le premier (à quel propos ?) sort le cadavre de Valade qu'il veille, dit-il, dans la morgue Lemierre ; l'autre se plaint que nous « exigeons » son respect — c'est beaucoup dire ; toutefois, s'il était de nos prérogatives « d'exiger » quoique ce fut des prosateurs de son ordre, ce serait, effectivement, le respect de l'art — traduit par un silence absolu.

Mais le mot de la situation a été dit par *l'Eclair*.

« Ce banquet marque une date dans l'histoire de notre Poésie française — ne serait-ce que celle des funérailles du... « Parnasse contemporain ».

* * *

La *Wallonie* nous fait savoir que, selon des journaux belges (nous les lisons peu, et c'est nous qui y perdons), le directeur du *Théâtre Libre*, « cédant à la pression d'auteurs(?) français, jaloux du succès d'un étranger, ne jouera pas la *Princesse Maleine*. » On nous somme de protester, or : Nous n'entretenons pas de relations, même commerciales, avec M. Antoine, lequel, souvent, annonce des pièces qu'il ne monte pas ; nous croyons fermement, ainsi, que ce directeur *n'a jamais eu l'intention de jouer la Princesse Maleine* ; quand à considérer M. Maeterlinck comme « un étranger », la langue qu'il écrit nous l'interdit en littérature.

* * *

Notre collaborateur Bernard Lazare fait tous les lundis, la chronique des livres au journal *La Nation*.

Le Gérant : J.-R. BOUTHORS.

Paris. — Imp. BEAUCÉLOT, 46, rue de Verneuil.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

- PAUL ADAM. — *Les volontés Merveilleuses.*
JEAN AJALBERT. — *En Amour.*
MAURICE BARRES. — *Le jardin de Bérénice.*
LÉON DIERX. — *Œuvres.*
ÉDOUARD DUJARDIN. — *Les Lauriers sont coupés.*
FÉLIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*
ÉMILE GOUDÉAU. — *Poésies et romans.*
F. HEROLD. — *Les Paéans et les Thrènes.*
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
GRÉGOIRE LEROY. — *Mon cœur pleure....*
MAURICE MAETERLINCK. — *Drames.*
STEPHANE MALLARMÉ. — *Œuvres.*
LOUIS MENARD — *Les rêveries d'un payen mystique.*
STUART MERRILL. — *Les Fastes.*
EPHRAÏM MIKHAËL. — *Poésies.*
OCTAVE MIRBEAU. — *Romans.*
JEAN MOREAS. — *Poésies.*
GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
FRANCIS POICTEVIN. — *Romans.*
PIERRE QUILLARD. — *La gloire du Verbe.*
ERNEST RAYNAUD. — *Les Cornes du Faune.*
HENRI DE REGNIER. — *Poèmes.*
ADOLPHE RETTE. — *Cloches en la nuit.*
J.-H. ROSNY. — *Romans.*
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*
FERNAND SEVERIN. — *Le don d'enfance.*
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
CHARLES VAN TERBERGHE. — *Les Flaireurs.*
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*
FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Poèmes.*
T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

Viennent de Paraître :

ROBES ROUGES

PAR

Paul ADAM

LE JARDIN DE BÉRÉNICE

PAR

Maurice BARRÈS

Pour paraître le 18 Mars, Anniversaire de la Commune

DIPTYQUE

Par Francis VIELÉ-GRIFFIN

Paris. — Imp. BEAUDELOT, 16, rue de Verneuil